



L. Belle

Jésus apaisant la Tempête



A quelles conditions exactement l'enfant peut-il convenablement et doit-il faire sa première communion privée?

AUX PARENTS



L n'est pas rare d'entendre des parents bien intentionnés demander à quelles conditions exactement l'enfant peut et doit être admis à la première communion.

Il leur importe d'autant plus d'être bien fixés sur ce point, que, d'après le Décret « *Quam Singulari* », ce n'est tout d'abord ni au curé, ni aux instituteurs, ni même au confesseur, mais bien aux parents qu'incombe l'obligation grave de mener leurs petits enfants à la Sainte Table dès la plus tendre enfance; c'est même le père — ou ceux qui le remplacent — qui doit d'accord avec le confesseur, admettre l'enfant à la communion privée.

Pour éclairer les parents sur ce grave sujet, voici les conditions exigées chez l'enfant pour qu'il fasse une bonne première communion privée. L'Eglise ne les a pas multipliées. Elle en demande deux seulement: 1er l'âge de discrétion; 2e l'instruction suffisante.

La première condition, c'est que l'enfant ait atteint l'*âge de discrétion*. c'est-à-dire l'âge où il commence à raisonner, à discerner le bien du mal. Mais remarquez bien ceci: d'après le Décret «ce n'est pas le plein usage de la raison qui est requis, puisqu'un commencement d'usage, autrement dit un certain usage suffit».

Le Décret ajoute; «c'est-à-dire *vers sept ans, soit au-dessus, soit même au-dessous*». L'Eglise juge que l'aube de la raison luit ordinairement chez les enfants vers l'âge de sept ans; qu'à cette époque de leur existence ils peuvent généralement avoir assez de discernement, de science, de dévotion pour recevoir la sainte communion.

Toutefois, cette époque de sept ans est très relative: elle peut varier, voire même de beaucoup, selon les temps, les pays, l'éducation, le milieu et les diverses circonstances qui peuvent hâter ou retarder chez l'enfant l'éclosion de la raison. Voilà pourquoi le Décret avertit que pour quelques enfants ce sera avant, et pour d'autres au contraire, ce sera après sept ans.

Ce ne sera donc pas tant l'âge de l'enfant qu'il faudra consulter que le développement de sa raison. Le cas sera donc à examiner pour chaque enfant en particulier. Toutefois il ne faut pas perdre de vue que l'enfant ayant atteint l'âge de discrétion est gravement tenu en conscience de s'approcher du sacrement d'Eucharistie. L'obligation de la communion est une loi divine. Notre-Seigneur a dit: «Si vous ne mangez ma chair vous n'aurez pas la vie en vous» Ce précepte saisit l'homme dès qu'il commence une vie vraiment humaine, c'est-à-dire dès qu'il commence à se diriger un peu lui-même par l'exercice personnel de sa raison et de sa volonté. L'Eglise ne fait ici que rappeler le précepte de Jésus-Christ, dont elle n'a pas le droit elle-même de dispenser.

Et c'est à vous, *parents*, que dans son Décret, l'Eglise a dévolu le droit et a imposé le devoir de fixer l'époque à laquelle votre enfant devra faire sa première communion privée. N'est-ce pas vous qui, en voyant constamment ce cher petit à vos côtés, êtes tout naturellement indiqués pour apprécier son développement moral pour *constater*, si vraiment votre enfant possède cet âge de discrétion que réclame l'Eglise pour l'admettre une première fois à son divin Banquet? C'est qu'on ne juge pas l'âge de discrétion

tion par une loi ou un statut général, mais par un examen habituel de l'enfant, par une surveillance soutenue de ses pensées, de ses sentiments, de ses actes et que, seuls vous parents, vous pouvez faire utilement.

*
*
*

La seconde condition exigée par le Décret, c'est que l'enfant possède une certaine connaissance de la religion. Laquelle ? Le législateur l'a précisée très nettement.

Il est nécessaire *«que l'enfant comprenne, selon sa capacité les mystères de la foi nécessaires de nécessité de moyen»*. c'est-à-dire ces vérités que tout homme est absolument tenu de connaître s'il veut faire son salut éternel.



HEUREUX PETITS COMMUNIANTS.

Ces mystères sont au nombre de quatre, à savoir : 1er qu'il y a un seul Dieu; 2e qu'il y a trois personnes en Dieu; 3e que la seconde Personne, le Fils, s'est fait homme, a souffert, est mort sur la croix pour expier le péché et nous mériter le ciel; 4e que ceux qui auront fait le bien iront après la mort au ciel, où l'on jouit d'un bonheur éternel. — et que ceux qui auront commis le péché mortel, s'ils n'en ont pas reçu le pardon, iront pour toujours en enfer, où l'on souffre d'éternels tourments.

Comme conséquence, l'enfant devra savoir que la confession est le moyen ordinaire établi par Dieu pour effa-

cer le péché et qu'on est obligé de se confesser avant de communier, si on a eu le malheur de commettre un péché mortel.

De plus le Décret exige de l'enfant «*qu'il sache distinguer le pain eucharistique du pain ordinaire et corporel*». c'est-à-dire, qu'il sache que Jésus est caché dans l'Hostie, sous les apparences du pain.

Enfin, le Décret avertit que même ces quelques connaissances, l'enfant n'est tenu de les posséder que «*selon sa capacité*», dans une mesure proportionnée à sa petite raison. Donc l'Eglise n'exige pas pour admettre ces petits à la première communion, qu'ils sachent ces quelques vérités aussi parfaitement que les enfants qui ont suivi une ou plusieurs années de catéchisme, non, mais seulement qu'ils aient quelques notions de ces vérités religieuses, encore que cette connaissance soit vague et très élémentaire.

C'est alors que, possédant de cette manière ces quelques vérités, l'enfant pourra, dit encore le Décret, «*s'approcher de la Sainte Table avec la dévotion que comporte son âge*»

Exiger davantage de ces chers petits pour les admettre à la première communion, c'est s'insurger contre le Décret, c'est désobéir au Pape et à l'Eglise, c'est désobéir à Jésus-Christ lui-même.

C'est encore à vous, chers parents, qu'incombe le devoir grave de donner à vos enfants ces premières notions religieuses, par vous-mêmes ou tout au moins par d'autres. Pères, vous mères, surtout, ne vous déchargez sur personne, pas même sur le prêtre, du soin de jeter dans ses jeunes âmes les semences de la foi. C'est à vous tout d'abord que Dieu en a confié le salut, c'est à vous tout d'abord qu'il en sera demandé compte.

Du reste est-il rien de plus facile à une mère que d'apprendre ces quelques vérités à son enfant ? On a quelquefois demandé ce qu'il fallait penser de l'usage des petits catéchismes dans l'instruction à inculquer aux petits enfants. Voici la réponse qu'en a donnée le cardinal Gennari : «*L'usage des petits catéchismes à faire apprendre de mémoire par les enfants avant la première communion est inutile et nuisible.*

Inutile, parce que les vérités à connaître et à croire par le premier communiant peuvent, — sans qu'il ait à graver

aucune formule dans sa mémoire, — lui être suffisamment inculquée oralement, et *cela «en un seul jour»*.

Nuisible, car pour faire apprendre à nos enfants n'importe quel catéchisme, on l'obligera à passer sans communier, l'époque où commençant à raisonner, mais incapable encore d'étudier, il doit cependant s'unir sans retard à Notre-Seigneur.

* * *

Telles sont donc les conditions requises pour admettre un enfant à la première communion privée: 1er l'âge de discrétion; 2e la connaissance élémentaire des principales vérités de la religion. Ces conditions remplies, l'enfant pourra s'approcher de la Table eucharistique, et faire une excellente première communion.

Cependant, combien de parents ont refusé et refusent encore de se soumettre à cette loi, sous les plus fallacieux prétextes ! Raison d'ordre intérieur, de goût personnel, de convenance mondaine, de plus grand respect, etc.

Pères et mères vraiment catholiques, inclinez respectueusement vos jugements devant ceux du Pape, de l'Eglise, qui ne sont, du reste, que la manifestation de ceux de Jésus-Christ. Et loin de récriminer contre une loi qui témoigne tant d'amour pour vos chers enfants, préparez-les à remplir ce devoir de la première communion.

Ne craignez pas de commencer trop tôt. «C'est sur les genoux de la mère que se forme l'homme moral». Faites connaître Jésus à bébé, comme vous lui apprenez à connaître papa et maman. Faites-lui balbutier les noms de Jésus et de Marie en même temps que les vôtres. Parlez-lui souvent de Jésus, de sa naissance, de ses souffrances, de sa mort, surtout de son Eucharistie. Conduisez-le souvent à l'église et pendant ces quelques minutes montrez-lui la porte dorée du tabernacle où Jésus demeure par amour pour lui. Donnez-lui le goût de l'Hostie, en lui répétant que Jésus l'aime et qu'il désire venir dans son cœur par la communion. Emmenez-le avec vous quand vous communiquez vous-même, et qu'il envie votre bonheur. Fortifiez son amour pour Jésus en demandant souvent à l'enfant de petits sacrifices en vue de plaire à Jésus. Apprenez-lui à éviter les moindres fautes, désobéissances, impatiences, etc pour ne pas déplaire à Jésus que le péché offense. Le

temps venu, conduisez-le à un confesseur. Puis dès que l'enfant vous paraîtra remplir les conditions indiquées par le décret, d'accord avec son confesseur, vous l'amèneriez sans délai à la Table eucharistique.

Vous ne le laisserez pas aller seul. C'est à vous de remettre *officiellement* au bon Dieu, ce cher petit être qu'il vous a confié. Ce sera donc entre papa et maman qu'il s'avancera paré de sa première innocence, et viendra prendre sa place en compagnie des siens au banquet du divin Amour.

Vous continuerez encore votre belle mission auprès de ces chers petits. D'abord, vous avez *le très grand devoir*, dit encore le décret, de veiller à ce que vos enfants apprennent *en entier* le catéchisme, — et par conséquent au catéchisme, pendant autant d'années que le réclament les règlements de votre diocèse. Rappelez-vous bien que plus on connaît Dieu, et plus on l'aime.

Vous devez continuer d'inculquer à votre cher enfant des habitudes d'une vie solidement chrétienne. Qu'il soit fidèle matin et soir, à la récitation des prières essentielles du chrétien : *Notre Père, Je vous salue, Marie, Je crois en Dieu, les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition*. Conduisez-le à son confesseur au moins tous les quinze jours.

Enfin, vous avez le grave devoir de lui faire accomplir chaque année celui de la communion pascale. Vous ferez une douce obligation de l'amener chaque fois aux communions générales d'enfants qui auront lieu dans la paroisse. Bien plus, comme le dit le Décret, «selon le désir du Christ Jésus et de notre Mère la Sainte Eglise, vous mettrez tous vos soins à le faire approcher très fréquemment de la Sainte Table, *si possible même tous les jours.*»

Pères, mères, qui vous demandez si souvent avec anxiété ce que deviendront vos fils ou vos filles dans ces temps où tout semble conspirer contre leur innocence, regardez le Tabernacle et apprenez que la vraie force qui les armera efficacement pour les combats de l'avenir se trouve uniquement dans la communion fréquente, quotidienne.

Le Directeur de l'Apôtre de la Messe et de la communion.



—◆— CONVERSION —◆—



UR les confins de la Charente, dans une paroisse moitié catholique, moitié protestante, s'est passé le fait suivant très authentique.

C'était au mois de février 1909, dans un hameau distant de 4 milles de l'église paroissiale; M. le curé venait de porter le saint Viatique à une catholique qui se mourait dans une famille protestante.

Après la cérémonie, le zélé pasteur, usant de tous les ménagements réclamés par les circonstances, invitait le chef de maison, protestant sectaire, à régulariser sa situation, afin que sa femme, autrefois catholique, puisse aussi un jour recevoir les consolations de la religion.

Le vieillard (il a déjà 84 ans,) déjà ému sans doute par les cérémonies qui venaient de s'accomplir auprès du chevet de la mourante (qui était sa parente), accueillit sans trop de répugnance la proposition de M. le curé. Quinze jours après, le bon curé revenait à la charge en faisant entrevoir la facilité de réhabiliter le ménage de 55 ans d'existence n'ayant pour base qu'une union purement civile.

— Je veux bien, répondit l'interlocuteur, je ferai tout ce qu'il faudra.

Puis, encouragé sans doute par la bienveillante charité du prêtre, il se hasarda à lui poser une question qui s'agitait depuis longtemps dans son esprit et que sa notoriété d'ardent protestant l'avait toujours empêché de faire.

— Voudriez-vous me dire, Monsieur le curé, ce que c'est que le Saint Sacrement ?... En 1848, j'étais en garnison à Grandville (Manche), et en ma qualité de sergent, je commandais souvent le poste de la caserne proche de l'église. Or, ayant appris dans ma théorie qu'il fallait présenter les armes devant le prêtre portant le Saint Sacrement, j'étais fidèle à l'accomplissement de ce devoir, et je commandais mes hommes à chaque fois que le prêtre sortait de l'église avec le Saint Sacrement. Sans savoir pourquoi, en lisant ou en entendant prononcer ce mot : *le Saint Sacrement*, je me sens toujours impressionné et me demande : « Qu'est-ce que le Saint Sacrement ? » Cette question, je me la posais encore sans pouvoir la résoudre, lorsque ces jours derniers vous êtes venu l'apporter à notre malade ; ayez donc la bonté, Monsieur le curé, de me dire ce que c'est que le Saint Sacrement.

Je vous laisse à penser l'empressement joyeux du prêtre à donner l'explication demandée. A la fin de l'entretien, le bon vieillard tout ému serra la main du prêtre en lui disant :

— Eh bien ! moi aussi, Monsieur le curé, je veux recevoir le Saint Sacrement.

A dater de ce moment, semblable au bon Pasteur qui veut éviter à sa brebis égarée la peine du retour, pour ne pas exposer le vieillard à de trop grandes fatigues (nous avons dit qu'il habitait un village distant de 4 milles), le bon curé revenait plusieurs fois par semaine auprès de son néophyte, afin de l'instruire et de le préparer à recevoir le Saint Sacrement.

— Après trois mois, son instruction ayant été jugée suffisante, le nouveau converti vit son union réhabilitée, et reçut avec joie le Saint Sacrement.

Il semble, depuis sa première communion, avoir recouvré la vigueur et l'énergie de sa jeunesse ; et devant ses coreligionnaires qui lui savent mauvais gré de les avoir abandonnés, il parle avec enthousiasme de son bonheur et répond hardiment à toutes leurs invectives.

Son curé, au jour de la Fête-Dieu, eut la bonne idée de lui offrir, pour la procession, une place d'honneur devant le dais, à côté du drapeau de la jeunesse catholique. Traire l'allégresse de l'ancien sergent serait impossible ; mais la cérémonie terminée, il s'empressa d'aller remercier

M. le curé de sa délicate attention, en lui disant que jamais il n'avait été si heureux, et que ce serait pour lui grand honneur et grande joie de faire escorte au Saint Sacrement à côté du drapeau français qu'il aimait tant.



Loué et remercié soit à jamais le Très Saint Sacrement qui a si généreusement récompensé le salut militaire du sergent protestant; et puissent bientôt nos armes françaises rendre comme autrefois les honneurs militaires au Souverain de l'univers, au divin Roi des rois !

Avantages spirituels offerts à nos Abonnés.

1. Ils ont part à une messe célébrée chaque semaine, soit 52 Messes par an, à leurs intentions, pour les vivants et pour les défunts. Ils participent, en outre, à toutes les prières et bonnes œuvres de la Communauté du T. S. Sacrement.

2. Ils ont part, après leur mort, à un Service solennel, célébré chaque année, à perpétuité, dans le cours de novembre.

3. Nos abonnés ont le mérite de soutenir l'Œuvre de l'Exposition perpétuelle du T. S. Sacrement dans notre Sanctuaire.



LA CHAPELLE ▷ BLANCHE. ◁

(Suite et fin.)



ONZE heures mon père me prit par la main et nous partîmes; ma mère et Raymond suivaient à quelques pas.

Où allions-nous? Je l'ignorais. Au lieu de prendre les chemins tracés, nous passions à travers champs, sautant les haies et les échaliers blanchis par la neige. Nous marchâmes ainsi pendant vingt minutes, mouillés, grelottants, silencieux.

— Courage, enfants, nous répétait mon père, nous arrivons.

Au fond d'un ravin, peu distant de la route vicinale de Glos à Courtonne-la-ville, j'aperçus une lumière vacillante. Nous arrivâmes bientôt près d'une ferme isolée. Mon père frappa trois coups à la porte.

— Qui va là? dit une voix de l'intérieur.

— Ceux qu'on attend.

— Au nom de qui se présentent-ils?

— Au nom du Christ Sauveur.

La porte s'ouvrit et se referma aussitôt.

— Tout le monde est au rendez-vous, dit le fermier; je craignais que tu n'eusses fait quelque rencontre fâcheuse.

— Tranquillise-toi, Louis, repartit mon père, aucun incident n'est survenu.

Louis Marchand ouvrit une porte donnant sur la cour, souffla la petite lampe fumeuse qu'il tenait à la main et marcha en avant.

A quarante pas de la maison se trouvait une grange couverte de chaume, et qui, cette nuit-là, disparaissait presque entièrement sous la neige amoncelée tout autour.

Notre guide ouvrit discrètement la porte et nous entrâmes.

Une trentaine de paysans, nos voisins, nous y avaient précédés.

Je n'oublierai jamais ce coup d'œil. Non, ce n'était pas une grange, mais bien un temple. Les murs argileux avaient été recouverts de toile blanche; sur celui du fond se détachait un grand Christ d'ivoire sur sa croix de bois noir, pieuse relique échappée au vandalisme de l'époque. Au pied du Christ était une table recouverte d'une nappe d'autel; au milieu, un calice; de chaque côté, des flambeaux allumés et dans deux verres grossiers le vin et l'eau destinés au Saint Sacrifice. On aurait pu se croire dans quelque catacombe.

L'assistance formait, pour ainsi dire, deux groupes: aux premiers rangs se trouvaient les nouveaux communicants; Raymond prit place au milieu d'eux. Les familles se tenaient en arrière. Quoique bien jeune je comprenais toute la gravité de la situation; je tremblais d'émotion.

Dès que nous fûmes entrés, un prêtre, l'abbé Sandry, revêtit les ornements sacerdotaux comme aux jours heureux de l'Eglise et la messe de minuit commença dans la chapelle blanche. Les paroles liturgiques troublèrent seules le silence profond; tout le monde priaît avec la plus grande ferveur.

L'instant solennel arriva. Les enfants, ou pour parler plus exactement, l'assemblée tout entière reçut le Pain de l'ange devenu la nourriture de l'homme voyageur.

A la fin de la messe, avant de donner la bénédiction, l'abbé Sandry se tourna vers l'assistance et lui adressa ces paroles: «Gardez bien toujours le souvenir de cette nuit, vous que le Seigneur a daigné visiter, et priez pour les malheureux qui font peser sur la religion le poids si lourd de la persécution; car ces hommes sont des frères égarés.

Un bruit de voix, mêlées de cris venant du dehors, interrompit l'orateur.

— Arrivez donc, citoyens, nous les tenons, lousps et louveteaux sont au gîte; cette fois ils ne nous échapperont pas, s'criait le chef de la bande.

Un hourra prolongé accueillit ces paroles. La porte mal jointe de la grange vola en éclats et la troupe commandée par Melchior fit irruption dans la Chapelle blanche.

Un cri d'angoisse intraduisible s'échappa de toutes les poitrines. Plusieurs femmes s'évanouirent.

Les hommes, et mon frère avec eux, s'élancent en avant et formèrent un rempart entre les enfants et les profanateurs.

— Respect à ces enfants, cria Louis Marchand, respect à ce prêtre qui n'a jamais fait que le bien, respect enfin à cette propriété qui m'appartient !

— A mort les traîtres, hurla la troupe.

L'abbé Sandry avait eu le temps de quitter les habits sacerdotaux, moins la soutane, et de remettre en mains sûres les vases sacrés.

— S'il vous faut une victime, dit-il en s'avançant vers les agresseurs, me voici; mais au moins laissez à leurs familles ces hommes qui n'ont fait aucun mal.

Un ricanement féroce répondit à cette injonction.

— Tu es fou, l'abbé, si tu crois que nous allons suivre conseil. Ah ! vraiment, laisser là tes acolytes et toi-même, sans doute, par-dessus le marché ! Non pas; ce n'eût pas été la peine, en vérité, de passer par un temps pareil, trois nuits à suivre ta piste. Allons, citoyens, emparez-vous de tous ces aristocrates, clama le farouche commandant.

Les hommes de Melchior se ruèrent sur la masse vivante qui faisait subir un temps d'arrêt à leurs criminel dessein; mais ce fut en vain, chaque groupe étant à peu près d'égale force.

Les enfants, terrifiés par cette scène inattendue, s'étaient réfugiés dans un coin de la grange. Leurs mains innocentes priaient Jésus de Bethléem de venir à leur secours. Les femmes, remises de leur frayeur première, s'étaient rangées résolument autour de leurs maris. Trois fois l'agresseur recommença l'attaque et trois fois il fut repoussé.

— Sabre au clair ! mille tonnerres ! cria Melchior, furieux de cette résistance inattendue.

Les sabres sortirent de leurs fourreaux et il y eut des blessés. A la vue du sang, un cri d'horreur s'échappa de toutes les poitrines. La mêlée allait devenir générale et la scène des plus meurtrières si l'abbé Sandry ne fût intervenu.

*
* *

La nouvelle de l'arrestation d'un prêtre se répandit rapidement dans les environs.

Dès le lendemain Louis Marchand fut arrêté comme suspect et jeté en prison. Mon père, contre son attente, ne fut pas inquiété.

Après avoir séjourné quelque temps à Lisieux, l'abbé Sandry fut placé entre deux membres du Comité de salut public, sous la conduite de Melchior, et partit pour Caen, son jugement devant être prononcé par le tribunal révolutionnaire de cette section.

Toutefois au village de Crèvecœur, pendant que les geôliers déjeunaient copieusement dans une auberge de la route, le prisonnier, enfermé dans une pièce voisine, ouvrit la fenêtre qui donnait sur le jardin et s'enfuit à travers champs. Malgré les plus actives recherches, l'abbé Sandry ne put être repris.

*
* *

Dix ans s'écoulèrent.

A la tempête sanglante avait succédé un calme réparateur.

Un soir, dans cette grange de Louis Marchand, notre ancienne chapelle blanche, une servante de la ferme aperçut un vieux mendiant qui s'était traîné là pour y mourir. Informé du fait, le fils de Louis Marchand accourut.

— Pardonnez-moi, Monsieur, dit le vieillard, d'être entré dans cette grange; de grâce, ne m'en chassez pas; c'est là, je le sens, que je dois expier mon crime.

— Que voulez-vous dire ? demanda le fermier.

— Il y a dix ans, par une nuit de Noël, j'ai arraché de ce lieu, transformé alors en chapelle, un prêtre caché; le lendemain, sur ma dénonciation, votre père était traîné en prison.

— Où il est mort, ajouta tristement le fils.

— Je suis Melchior le criminel, le maudit.

— Non, mon frère, vous n'êtes pas un maudit, puisque le repentir a touché votre cœur, dit l'abbé Sandry qui entra à ces derniers mots.

Le moribond ouvrit des yeux hagards.

— Vous vivant, s'écria-t-il.

— Oui, Dieu m'a laissé la vie afin que je vous transmette son pardon.

Melchior serra la main de sa victime et fondit en larmes. Le prêtre et le mourant restèrent seuls un instant, et après avoir reçu le suprême pardon, Melchior mourut à l'endroit même où le crime avait été commis, ainsi qu'il l'avait souhaité.

Un enfant apôtre de la sainte Communion.

Un enfant de dix ans, dont le père, depuis de longues années déjà, négligeait ses devoirs religieux, tombe malade. Obligé de garder le lit pendant plusieurs mois, notre petit infirme, pieux comme un ange, fit sa première communion; puis, un beau jour, ce jeune communiant, transformé en apôtre par le Cœur de Jésus, dit tout à coup à son père:

— Papa, je désirerais bien que vous assistiez tous les jours aux instructions du Carême. ”

La mission des hommes se donnait en ce moment. Le père n'osa refuser à son fils malade, et il suivit les instructions.

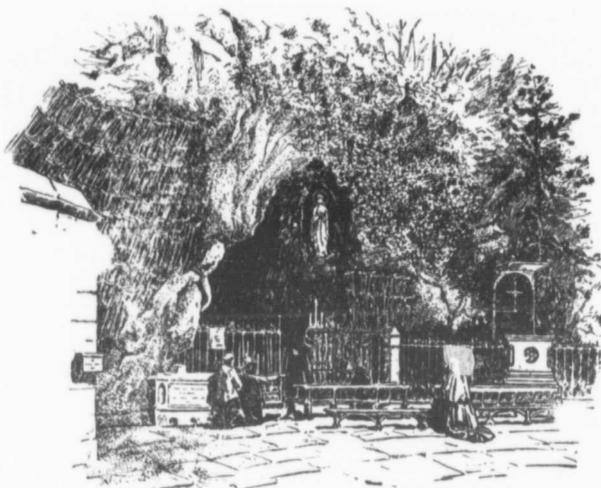
Mais ce n'était pas assez pour le cœur du pieux enfant. Un autre jour donc il interpelle son père:

— Papa, voudriez-vous communier pour moi? Je suis bien malade. ”

Quelle délicatesse dans cette demande si chrétienne! Le père, tout en larmes, se jeta au cou de son fils:

— Oui, mon enfant, je communierai pour toi! ”

Et le lendemain il recevait le Dieu de sa première communion, qu'il avait oublié depuis si longtemps. Quant à notre gracieux apôtre, il était mûr pour le ciel, et ce petit ange est allé dans le paradis remercier le Cœur de Jésus.



SUJET D'ADORATION

Lourdes et la Divine Hostie.

(A l'occasion du futur congrès eucharistique)

I. — Adoration.

Le Congrès eucharistique de Lourdes n'a-t-il pas un intérêt tout spécial pour une âme dévouée à la divine Hostie ? A Lourdes, n'est-ce pas presque toujours au passage du T. S. Sacrement que les malades sont guéris ? Pieuse industrie de notre Mère Immaculée ! Elle veut nous faire comprendre que si elle est le canal des célestes faveurs, Jésus-Hostie en est la source. Elle nous appelle à ses pieds pour nous conduire à Jésus. Mais que vois-je à l'origine de ce grand mouvement qui, de tous les points du monde, entraîne les âmes vers la Vierge de Lourdes et qui a pour résultat final le triomphe de l'Eucharistie ? Une enfant pauvre, ignorante, méprisée du monde... Et comment s'obtiennent ces grâces extraordinaires qui confirment le dogme de

la présence réelle et provoquent une recrudescence de piété eucharistique ? Par la prière d'une foule qui brave le respect humain, récite le rosaire les bras en croix, baise la terre, en un mot s'exerce aux pratiques de l'humilité ! Toujours l'humilité ! Pour faire ses œuvres Dieu ne s'appuie que sur les petits et les humbles... Si je veux — et tout chrétien doit le vouloir — répandre autour de moi la connaissance et l'amour du bon Maître, il faut que je sois très humble, humble de cœur surtout... Je vais donc aujourd'hui et tous les jours de ma vie m'exercer à cette vertu : mettre une profonde humilité dans mon acte d'adoration.

II. — Réparation.

A Lourdes, il est facile, même aux moins clairvoyants de reconnaître sous le voile de l'Hostie Celui qui jadis en Palestine semait les miracles sous ses pas, et dont le Prophète avait dit : *« Dieu lui-même viendra et il vous sauvera ; alors les yeux des aveugles verront la lumière, les oreilles des sourds seront ouvertes ; le boiteux bondira comme le cerf, et le langage des muets sera délié. »* Mais il en est qui, témoins des faits les plus éclatants, s'obstinent à ne pas croire. Pardon pour eux, ô mon Dieu ; mais aussi pardon pour nous-mêmes. Jésus-Hostie veut que nous prenions une part effective à son immolation : il nous l'a fait dire par sa divine Mère : *« Pénitence ! Et nous avons si peu tenu compte de ce grave avertissement !.. Hélas ! c'est bien à nous que s'adresse cette parole de l'évangile : « Si les miracles qui se sont faits parmi vous, avaient eu lieu à Tyr et à Sidon, il y a longtemps que ces villes coupables auraient fait pénitence dans le sac et le cendre. »* Pardon, Seigneur, de n'avoir pas mieux profité des enseignements que nous donnent les merveilles de Lourdes, de n'avoir pas compris quelle confiance nous devons avoir envers l'Ami divin qui réside au Tabernacle. A Lourdes, nous avons vu comme il se laisse toucher par la prière ; la *bénignité*, la bonté compatissante de notre Dieu s'est de nouveau révélé à la terre. *Apparuit benignitas... Salvatoris nostri Dei.* Nous savons bien que dans le tabernacle de nos églises nous possédons le même Jésus. Que son Cœur ne se dément pas, qu'il est toujours prêt à nous secourir sinon par des voies miraculeuses, du moins par mille moyens dont dispose sa Providence. Et pourtant, nous n'osons pas encore nous décharger sur lui des craintes et des inquiétudes qui nous empêchent, ô mon Dieu, d'être tout entiers à votre service, qui nous obsèdent dans la prière, qui nous font hésiter devant le sacrifice, qui compriment en nous tout élan généreux. Pardon, Seigneur, de rester toujours hommes de peu de foi malgré toutes les preuves que Jésus-Hostie nous a données de sa puissance et de son amour.

III. — Actions de Grâces.

Vous êtes maintenant sur l'Autel, ô Jésus, vous que les pèlerins de Lourdes savent si bien prier et remercier. — Oh ! comme je voudrais partager ces sentiments de reconnaissance que vous témoignent les heureux miraculés, lorsque se levant tout à coup de leur couche de douleur, ils vous suivent les yeux baignés de larmes, et vous redisent, avec un accent inimitable, cette parole si touchante dans sa simplicité : « Merci, Seigneur Jésus, merci !... Je voudrais que telle fût la ferveur de mes actions de grâces au souvenir des bienfaits que depuis cinquante ans vous répandez sur nous, ô mon Dieu, par les mains de l'Immaculée... Tant de malades guéris ; tant de malheureux arrachés au triste esclavage des passions, aux ténèbres de l'hérésie, du doute ou de l'incrédulité ; tant d'âmes choisies qui ont trouvé là leur voie, leur vocation ; tant de cœurs gagnés à l'amour du T. S. Sacrement ! Oui, Lourdes est bien une des plus grandes grâces que le Ciel ait faites à la terre... et cette grâce dure depuis cinquante ans, malgré nos ingratitude, nos crimes, nos impiétés !... *O terre unique ! terre des foules et des fanfares catholiques, mais aussi terre des murmures de l'âme pieuse et solitaire ; terre des Credo, des Hosannah, des Te Deum, s'échappant de quarante mille poitrines d'hommes ; terre aussi des Ave Maria, des Sub tuum, des* Souvenez-vous, *récités par quelque pauvre femme tout bas, tout bas, terre qui inquiète l'incrédule, qui exaspère l'ennemi, qui réjouit le fidèle ; terre qui nous porte vers le ciel ; terre que nul n'oublie quand il l'a vue, que chacun désire visiter quand il ne l'a pas vue ; terre foulée par le pied virginal de notre divine Mère, je l'envoie mon salut révérencieux et humble. Je te proclame tout ensemble et l'Horeb et le Mont des Béatitudes de notre pays... Non, non, l'astre que tu as vu se lever dans un nuage d'or, au-dessus de la touffe charmante d'un rosier des champs, n'est pas un astre d'orage, c'est un astre de paix. Oh ! vienne ! vienne cette paix ! la sainte, la douce, la bienheureuse Paix de Marie.*

Ah ! Seigneur, que votre miséricorde est admirable !

IV. — Prière.

« Allez boire à la fontaine, disait à Bernadette, il y a cinquante ans, la Vierge Immaculée. — Or, cette fontaine miraculeuse qui allait jaillir sous les doigts de l'enfant, n'était-elle pas le symbole de l'Eucharistie ! — Et cet ordre mystérieux donné par la divine Mère, ne doit-il pas se traduire par un appel à la communion fréquente ? Quoi qu'il en soit, aujourd'hui Marie nous manifeste clairement son désir. Par ces guérisons qu'elle obtient au passage du T. S. Sacrement, elle nous dit : « Voyez donc, ô mes enfants : si elle opère tant de merveilles

l'ombre seule de l'Hostie qui passe, que de grandes choses s'accompliront en vous lorsque l'Hostie elle-même séjournera dans votre cœur ! Ne vous privez pas d'un si grand avantage. Tous les jours, vous avez besoin de refaire votre santé morale, de rétablir vos forces surnaturelles; en face des périls de l'heure présente, il faut que votre âme s'infuse tous les jours une nouvelle sève de vie chrétienne: allez donc tous les jours vous unir à Jésus-Hostie, *boire à la source* de toutes grâces! «Mais cette exhortation est encore peu comprise par la masse des chrétiens. Je ne me lasserai donc pas de prier pour qu'à l'occasion de ce Congrès de Lourdes, le grand nombre des fidèles entrent pleinement dans les desseins de la Vierge Immaculée et du Souverain Pontife, en adoptant la pratique de la Communion quotidienne.

Prions pour le Congrès Eucharistique International de Lourdes. Nous ne pouvons douter que le Congrès international de Lourdes, en 1914, ne doive être une des plus belles manifestations de la piété eucharistique du monde entier que l'on puisse jamais voir.

Lourdes est, après Rome, la ville la plus connue et la plus aimée de tout l'univers, C'est un centre d'attraction irrésistible pour toutes les âmes dévouées à la Très Sainte Vierge et au culte du Très Saint Sacrement. Lourdes, pays de l'Immaculée Conception, est également devenu, si l'on peut parler ainsi, le pays du Très Saint Sacrement. Nulle part on ne communie plus souvent, nulle part on n'adore avec plus de ferveur.

Préparons le succès surnaturel du Congrès par la prière intense, par des communions et des sacrifices. Demandons particulièrement qu'à l'occasion de ce Congrès, il y ait dans tout l'univers un renouvellement de foi et comme une explosion d'amour envers le Très Saint Sacrement, et que le jour de la clôture des solennités de Lourdes soit un jour d'adoration solennelle dans toutes les paroisses du monde catholique. C'est le vœu qui a été formulé à la clôture du Congrès de Malte ; prions pour la réalisation de ce vœu, tout à la gloire du Dieu de l'Hostie.



Foi héroïque d'un paysan.

En 1793, un petit village breton, non loin de la côte, fut cruellement éprouvé par la persécution religieuse.

Tous les prêtres des environs avaient été massacrés, et le curé de ce petit village, n'ignorant rien du sort qui l'attendait, voulait cependant demeurer à son poste afin de ne pas priver ses ouailles des secours de la religion.

Cédant cependant aux instances réitérées de ses paroissiens, il consentit à accepter l'asile que l'un d'eux lui offrait dans sa cave; mais, au bout de quelques jours, on annonça que les Bleus arrivaient avec l'intention de fouiller les maisons.

Le curé, comprenant alors qu'il serait certainement découvert et que sa prise amènerait la mort de l'homme généreux qui lui avait donné l'hospitalité, se décida à essayer de fuir.

A la faveur d'un déguisement, il gagna la côte et réussit à passer en Angleterre. Lorsque les révolutionnaires arrivèrent dans le pays, il était hors d'atteinte. C'est en vain qu'ils explorèrent toutes les habitations, qu'ils organisèrent des battues dans les bois des alentours, le curé fut naturellement introuvable. Cependant ils demeurèrent dans ce village, où ils établirent leur quartier général.

Or, le dimanche suivant, les républicains, au comble de la surprise, entendirent la cloche de l'église sonner pour annoncer l'office religieux.

Ils accoururent, se demandant quel pouvait bien être l'audacieux assez hardi pour braver leur défense et pénétrer dans l'église qu'ils avaient fermée. Assurément celui-là allait payer cher sa désobéissance. A la grande stupéfaction des gendarmes et de ceux qui les avaient accompagnés, en entrant dans le cimetière qui entourait l'église, ils y virent les habitants du village, en habits du dimanche, agenouillés sur les tombes; tous avaient leur chapelet aux doigts, quelques-uns de vieux paroissiens, sur les marches du calvaire qui occupait le milieu de l'emplacement, un grand vieillard aux longs cheveux blancs, le doyen du

bourg, récitait à haute voix des prières auxquelles les autres répondaient.

— Que faites-vous là ? demanda le chef des gendarmes au vieillard.

— Nous entendons la messe.

Ivres de fureur, les soldats se précipitèrent vers le temple et enfoncèrent la porte; ils reculèrent stupéfaits, l'édifice était vide et silencieux.

Le gendarme revint alors vers le vieillard.

— Comment pouvez-vous entendre la Messe puisqu'il n'y a pas de prêtre ici ?

— Notre curé nous a promis qu'en quelque lieu qu'il se trouvât, il célébrerait chaque dimanche la Messe pour nous, à cette heure-ci, et nous l'entendons.

Le soldat éclata de rire.

— Insensés que vous êtes, croyez-vous donc pouvoir entendre la Messe à une si grande distance ?

— La prière, reprit le paysan, fait un chemin bien plus grand, elle monte de la terre jusqu'au ciel.

— Et vous vous croyez ici sans doute dans une église ?

— Nous sommes dans un lieu sacré, repartit le vieillard, nous sommes agenouillés sur les ossements de nos pères dont nous conservons la foi jusqu'à la mort.

— Et si nous fermons le cimetière ?

— Nous nous rassemblerons sur la place, dans un champ, sur la lande.

— Alors je défendrai les rassemblements et je vous ferai disperser par les hommes.

— C'est bon, nous resterons dans nos maisons, et chaque famille entendra la Messe en son particulier.

— Je vous ferai enlever vos paroissiens, vos chapelets, cria le soldat avec rage.

— Il nous restera nos dix doigts, répondit le vieillard.

Ce calme et cette tranquillité en imposèrent aux sectaires. Le chef fit signe à ses compagnons, tous se retirèrent; mais le chef ne jugea pas à propos d'exécuter ses menaces, et les pieux paroissiens continuèrent ainsi chaque dimanche d'entendre la Messe, jusqu'au jour où la tempête s'étant calmée, leur recteur put venir reprendre sa place parmi eux et célébrer dans l'église rendue au culte un « Te Deum » d'action de grâces.

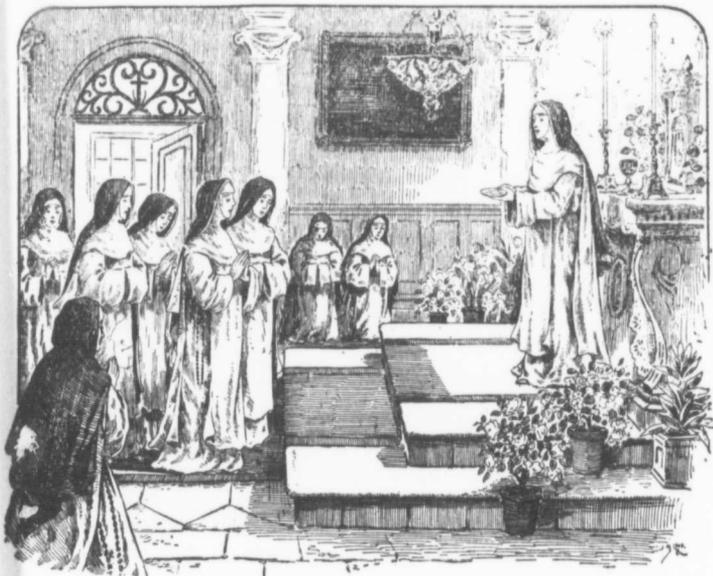
R. Valdor.

par
son
tem
ques
La
tes, p
qu'o
comm
Cong
les c
prépa

L'Eucharistie sauvé par des religieuses.

Durant l'émeute qui désola Barcelone, il s'est passé dans un Couvent des Petites Sœurs de l'Assomption, un fait touchant qu'il est bon de relater ici.

A l'heure de la lecture, des forcenés arrivent, sommant les Sœurs d'ouvrir. Aussitôt, toutes se précipitent à la chapelle, entourant Notre Seigneur, prêts à se faire tuer pour lui. Pendant que les assassins cherchent à enfoncer les portes, escaladent les fenêtres et brisent les carreaux, la Supérieure renouvelant un geste analogue à celui de sainte Claire, ouvre le tabernacle et emporte son précieux trésor par la porte dérobée du jardin; les autres Sœurs la suivent avec les vases sacrés. Sans cesser de serrer son précieux fardeau, la Supérieure est enlevée



par des amis par-dessus les murs, traverse la rue, entre dans une maison connue et dépose la Sainte Eucharistie sur une commode. Il était temps, car déjà les impies saccageaient le couvent qui devint, en quelques instants, la proie des flammes.

La petite Communauté, déguisée pour ne pas compromettre ses hôtes, passa la nuit autour du saint ciboire, et le lendemain matin, tandis qu'on s'égorgeait dans les rues, la Supérieure, de sa main tremblante, communiait ses filles. Un peu plus loin, dans un couvent de la même Congrégation, se passait une scène identique. C'est ainsi que, dans les catacombes et dans les prisons, les fidèles des premiers siècles se préparaient au combat en prenant le Pain des forts.



✻ *Jésus apaisant la Tempête* ✻

(Voir notre gravure)

Or, le soir venu, Jésus laissa la foule et monta dans une barque avec ses disciples. Mais tandis que ceux-ci ramaient, un coup de vent s'abattit tout à coup sur le lac et souleva une violente tempête. Le vent poussait les vagues dans l'embarcation et elle se remplissait. Certes le danger était grand. Cependant Jésus couché à la proue s'était endormi. Aussitôt les disciples de l'éveiller en criant : « Maître, sauvez-nous, nous périssons » — Qu'avez-vous à craindre ? où donc est votre foi ? — Puis, majestueux et tranquille, Jésus se lève : d'une main il gourmande le vent, et de l'autre commande à la mer. — Cesse de rugir, tais-toi, dit-il : — Et il se fit un grand calme. — Tel est dans toute sa simplicité l'émouvant récit de la tempête apaisée. — Le fait miraculeux de la vie du Sauveur n'était-il pas de nature à inspirer à la peinture l'un de ses plus beaux chefs-d'œuvres. — Jésus, rassurant ses disciples affolés, et d'un geste conjurant la puissance des éléments déchaînés, quel scène grandiose ! — Mais aussi quelle leçon pour le bien de nos âmes !

Cette faible barque près de sombrer, n'est-ce pas la trop fidèle image de notre âme, faible nacelle voguant péniblement sur la mer tumultueuse du monde. Le flot des passions voudrait l'envahir. Sachons mettre notre confiance en celui qui commande à la tempête.

Ce même Jésus bon et puissant est encore au milieu de nous. Il réside en son sacrement d'amour, et bien qu'il semble dormir, il veille cependant sur nous. Une prière fervente nous sauvera et rétablira le calme dans notre âme agitée.

Allons à Lui, appelons-Le à notre secours dans toutes nos difficultés, et surtout recevons-Le en notre âme et toujours elle sera pacifiée.

➤ Tantum Ergo ➤

Moderato.

Aug. Wiltberger, Op. 122 N°2.

Tenor

1 Tan-tum er - go Sa - cra - men - tum ve - ne -
2 Ge - ni - to - ri, Ge - ni - to - que laus et

Bass.

1 Tantumer - go Sa - cramen - tum - ve -
2 Ge-ni-to - ri, Ge - ni-to - que laus et

Orgel.

Moderato.

p

re - mur cer - nu - i; et an ti
ju - bi - la - ti - o, sa lus, ho

- ne-re-mur cer - nu - i; et an - ti -
- et ju - bi - la - ti - o, sa - lus, ho

quum do - cu - men - tum no - vo ce - dat ri - tu - i;
nor, vir - tus quo - que sit et be - ne - di - cti o:

quum do - cu - men - tum - no - vo ce - dat ri - tu - i;
nor, vir - tus quo - que - sit - et be - ne - di - cti o:

mf

prae - stet fi - des sup - ple - men - tum sen - su -
 pro - ce - den - ti ab - u - tro - que com - par

mf

prae - stet fi - des sup - ple - men - tum sen - su -
 pro - ce - den - ti ab - u - tro - que com - par

um de - fe - ctu - i, sen - su -
 sit lau - da - ti - o, com - par

um de - fe - ctu - i, sen - su -
 sit lau - da - ti - o, com - parsit lau -

um de - fe - ctu - i. A - - - - - men.
 sit lau - da - ti - o.

fe - - - - - ctu - i. A - - - - - men.
 da - - - - - ti - o.

pp

t
n
n
t
t
n
q
la
su
co
de
qu
qu
di
te
de
bo
ra
mo
E
Pé
vo

CHRONIQUE

—♦ DU ♦—

Juvénat du T. S. Sacrement

à Terrebonne.



"Bonjour et Merci"

« *Petit Messager* », dis, veux-tu nous emmener avec toi, ce mois-ci ? — Qui êtes-vous, mes chéris ? — Les Juvénistes du T. S. Sacrement. Il y a des mois et des mois que nous n'avons pas donné signe de vie à nos Bienfaiteurs et à tous ceux qui s'intéressent à nous. Ne vont-ils pas nous taxer d'ingratitude ? — Voilà qui est grave ; venez donc, mes Benjamins, venez vous justifier auprès de mes Amis qui sont aussi les vôtres — « Merci ! »

Oh ! non, nous ne vous oublions pas, chers Lecteurs, et la preuve c'est que chaque année nous accumulons prières sur prières, neuvaines sur neuvaines, communions sur communions pour tous ceux qui veulent bien nous aider à devenir des prêtres et des apôtres de l'Eucharistie.

Mais enfin, pourquoi ce long silence ? Voici : c'est parce que le *Messager* s'appelle « Petit », et la conséquence, c'est qu'il n'y a pas de place pour nous. Prions pour qu'il grandisse et alors nous serons heureux de venir vous dire tous les mois : « *Bonjour et Merci* ».

Maintenant quelques nouvelles des derniers mois.

Vacances

Vous savez, n'est-ce pas, que nous allons passer le mois de juillet auprès de nos chers Parents ? Oh ! qu'il fait bon embrasser Papa et Maman, après onze mois de séparation. Mais, que le temps passe vite. Juillet ! en voici un mois qui a des ailes.....

Bientôt aussi sonne l'heure du retour au Juvénat. Adieu, Père et Mère bien-aimés, Frères et Sœurs chéris, adieu ! vous nous pardonnez bien d'aimer Jésus encore plus que

vous et de suivre son appel ? Le soir du trois août près de quarante petits enfants de Jésus-Hostie se trouvaient agenouillés à ses pieds priant avec ferveur pour les êtres chéris qu'ils avaient laissés là-bas, bien loin, au foyer paternel...

La rentrée au Juvénat n'est pas ici le signal de l'ouverture des classes. Non, Jésus nous appelle de bonne heure, par sollicitude pour notre belle vocation, mais Il nous laisse en vacances durant tout le mois d'août.

Ah! pas banales, ces vacances au Juvénat. — Aujourd'hui, c'est une promenade sur l'eau; demain, un dîner à l'île; après-demain, une grande excursion au Sault au Récollet, et ainsi de suite. Laissez-nous vous signaler notre beau pèlerinage à la Chapelle de la Réparation.

Pèlerinage.

Ce matin-là, la cloche eut un son si doux, si doux, qu'au premier coup tout le monde fut sur pieds et quarante sourires saluèrent le rayon de soleil qui s'était glissé derrière la persienne pour assister à notre réveil. Notre bonne Mère du ciel nous exauçait: nous lui avions tous demandé un beau jour pour aller fêter à la Pointe-aux-Trembles sa glorieuse Assomption, — car nous étions au 15 août. En deux temps la toilette est faite et nous descendons à la chapelle. Pour faire un bon et beau voyage, ne faut-il pas commencer par bien prier, bien entendre la Ste-Messe et bien Communier?... Une heure plus tard un petit groupe de pèlerins, tels les chrétiens du moyen-âge, se dirigeaient fièrement montés sur leurs quilles, vers le Sanctuaire béni de la Réparation.

Trois heures durant, nous babillons, trottons, naviguons. Tout à coup un cri s'échappe des premiers rangs: « Nous y sommes; voyez le Sacré-Cœur. » Ils avaient raison. Sous les rayons du soleil, la belle statue du Sacré-Cœur qui domine la chapelle de la Réparation, venait de se montrer radieuse....

Nous ne fîmes pas les seuls pèlerins. Nombre de Montréalais et de paroissiens de tous les environs avaient voulu venir comme nous fêter Marie au Sanctuaire de la Réparation.

Oh! que ce beau pèlerinage eut de longs échos sur nos lèvres, et comme il a laissé de douces impressions dans nos cœurs.

Grande Fête.

Pourquoi donc tout ce bruit et cette extraordinaire activité au Juvénat, dans les premiers jours de septembre? Vous ne savez pas? Nous sommes à préparer une bien grande fête: la bénédiction de notre nouvelle Chapelle, qui aura lieu le 8 septembre.

Bientôt ce jour luit. Tous les cœurs jubilent! Elle nous à coûté tant de prières, tant de neuvaines cette Chapelle. Depuis des mois et même des années nous la demandons au Bon Dieu. Enfin la voilà prête et le Divin Maître aura désormais une demeure moins indigne de Lui. Comme nous n'avons pas encore étudié l'architecture, nous ne pouvons vous en donner une description bien détaillée. Seulement nous avons entendu dire qu'elle est de style roman très pure. — Ce que nous savons bien, c'est qu'elle est blanche, Oh! bien blanche plus que la neige, et belle, croyons-nous comme le vestibule du paradis.

C'est ici surtout que nous sentons le besoin de dire: «merci» à nos Bienfaiteurs, à tous ceux qui d'une manière ou de l'autre ont contribué à l'érection de ce beau petit temple. Nous ne cesserons désormais de prier pour eux tous.

Sans doute, il nous manque encore un beau maître-autel, quelques verrières ainsi que les tableaux, qui devront l'orner, mais nous sommes assurés que Jésus-Hostie parlera au cœur de ses Amis et que ces choses nous arriveront comme est venue la Chapelle.

La cérémonie de la Bénédiction fut grandiose. Les R. R. P. P. Supérieur de nos maisons de Montréal et de New-York assistaient ainsi qu'un grand nombre de Religieux, de Prêtres et amis du Juvénat.

La chapelle fut bénie par le R. P. Pelletier, ex-Supérieur de Montréal. La Grand'Messe fut chantée par le R. P. Michaud, Directeur du Juvénat et le sermon de circonstance donné par le R. P. Letellier, Sup. de notre maison de New-York. Pendant la Grand'Messe, deux autres messes étaient célébrées aux autels latéraux, par les R. R. P. P. Tardif et Parent, les deux premiers Juvénistes de Terre-

bonne récemment arrivés de Rome ; — enfin, après la messe, cinq anciens Juvénistes reçurent le saint Habit Religieux. Vous devinez un peu, chers Lecteurs, quel beau jour nous avons vécu.

Première Messe.

Qui dira tout ce que ce mot « Première Messe » éveille dans nos cœurs. Le Sacerdoce, la Première Messe, mais c'est là le plus beau de nos rêves, presque notre unique ambition. C'est pour vivre ce jour de la « Première Messe » que nous avons tout quitté. C'est pour ce jour que nous travaillons, que nous combattons, que nous souffrons. Aussi quelles douces émotions remplirent nos âmes quand le 24 novembre au matin, le R. P. Labrecque, s. s. s., ordonné la veille, montait pour la première fois les degrés de l'autel du Sacrifice dans notre petit Sanctuaire, tout illuminé et transfiguré pour la circonstance ! Quel encouragement pour nous. Il n'en est pas un seul parmi nous qui ne se soit promis ce matin-là de persévérer coûte que coûte dans sa belle vocation, afin de célébrer un jour lui aussi sa « Première Messe ».

Au Revoir.

Hélas ! l'espace qu'on nous accorde est déjà rempli, et pourtant, que de choses nous aurions encore à vous dire. Nous aurions voulu vous parler au moins de nos « Quarante Heures », de notre Noël si joyeux et si pieux, ce sera pour le prochain voyage.

Mais puisque nous vous laissons au 31 décembre, chers Bienfaiteurs et Amis, il nous prend envie pour rester fidèles à une vieille tradition canadienne, de pendre notre bas à la porte de votre demeure, en vous priant d'y mettre un morceau de pain ou de drap pour notre nourriture ou notre vêtement. C'est bien audacieux de faire cela ; mais nous avons entendu dire qu'on pardonne tout aux enfants, et nous sommes des enfants ; et puis nous connaissons depuis longtemps vos bontés et votre indulgence. Merci d'avance.

Afin que vous puissiez nous renvoyer nos bas bien garnis, voici l'adresse de chez nous :

L'Œuvre du Sacerdoce.

Juvénat du T. S. Sacrement,
Terrebonne, P. Q.



Mère Marie de Jésus

Emilie d'Oultremont - Baronne d'Hooghvorst

Fondatrice de la Société de Marie-Réparatrice.

(Suite)

Son Mariage.

La pensée de la vocation religieuse l'occupait souvent, ainsi que le désir d'être toute au Dieu de l'Eucharistie. Mais Emilie n'entrevoyait ce bonheur qu'à travers des difficultés.

En effet, sa famille, même si profondément chrétienne, n'aurait jamais consenti à son entrée en religion. Aussi, lorsque en 1856, au sortir d'une nouvelle et longue maladie on lui parla de mariage, malgré le trouble profond qu'elle éprouva, elle crut devoir s'abandonner à la volonté de ses parents et s'en remettre à leur choix.

Le 19 octobre 1837, à l'âge de dix-neuf ans, elle épousa M. le baron Victor d'Hooghvorst, «qui certainement, dit-elle, était l'homme que Notre-Seigneur m'avait choisi dans son amour pour moi, » Une des conditions que les deux fiancés se promirent l'un et l'autre d'observer, fut d'aller ensemble à la sainte table, au moins une fois par mois. Cependant quelles que fussent la vertu et la piété du baron d'Hooghvorst, Emilie ne vit venir l'heure du mariage qu'avec une sorte d'épouvante: «La dernière nuit, écrit-elle, je la passai entière à pleurer. » Et le matin même, telle était sa désolation qu'une cousine lui dit en souriant « tu as l'air d'une victime que l'on mène au sacrifice! »

Le baron d'Hooghvorst eut vite fait d'apprécier le trésor que Dieu lui avait confié; aussi laissa-t-il à sa jeune femme liberté entière pour ses dévotions, lui demandant seulement de ne pas se fatiguer. Leur union devait être courte; elle fut heureuse et bénie; Dieu leur donna quatre enfants: — deux garçons, Adrien et Edmond; deux filles, Olympe et Marguerite. Leur mère les aima du meilleur de son cœur; mais, selon son énergique expression, de ses affections les plus profondes, les plus tendres, Notre-Seigneur passa toujours LE PREMIER.

En 1840, le comte d'Oultremont fut nommé, par le roi Léopold 1er, ministre de Belgique auprès du Saint-Siège. Pendant l'été, il venait habiter parmi les siens et après l'été, on repartait pour Rome, dont le séjour avait pour la baronne d'Hooghvorst un attrait particulier. Elle avait trouvé à Rome un Jésuite Belge, le P. Janssens, dont la direction répondait parfaitement aux besoins et aux aspirations de son âme. Il la menait avec bonté, mais sans ménagement; la pieuse pénitente marchait sous sa conduite rondement, généreusement, communiant trois fois la semaine, n'éprouvant ni inquiétude, ni scrupule, malgré la brièveté de ses confessions.

Sa dévotion envers saint Ignace de Loyola devenait en même temps de plus en plus grande, de plus en plus pratique et efficace. Elle aimait à aller entendre la messe et recevoir la communion dans la chambre du saint, transformée en chapelle. La seconde fois qu'elle y alla, c'était en 1842, elle y fut l'objet d'une faveur extraordinaire qu'elle raconte en ces termes: «Je le vis des yeux de mon âme, portant la chasuble et tenant en mains le livre des *Constitutions*, qu'il me montrait, m'indiquant qu'un jour je suivrais ses règles. » La baronne d'Hooghvorst ne comprit point tout d'abord, et crut à une imagination. Elle était mariée et déjà mère de deux enfants: que pouvait donc signifier une semblable promesse?

Toutefois, ses devoirs d'épouse et de mère ne ralentissaient en rien sa ferveur. C'est de cette époque que datèrent ses communions de presque tous les jours et ses visites fréquentes, et en quelque sorte continuelles, au Saint Sacrement. Elle faisait surtout de longues stations dans l'église du Gesù; elle y restait souvent des heures à genoux

devant l'autel de St. Ignace, ou au pied du Saint Sacrement. En outre, elle passait une autre heure dans une église où avait lieu l'exercice des Quarante heures; et là ses yeux «se reposaient des fatigues du monde, en regardant ce bien-aimé Maître.»

Un jour, c'était à Rome, en 1843, que Mme d'Hooghvorst était en proie à des douleurs aiguës, et que, selon ses termes adoucis, elle «souffrait plus fort qu'à l'ordinaire», Notre-Seigneur la consola, comme il sait consoler les âmes fortes: «Le bien-aimé Maître, écrit-elle, se montra à moi, avec une physionomie de tendresse indicible, en me montrant son Cœur».

«Il me parut profondément triste et vint à moi avec deux couronnes en mains, une de roses et une d'épines». Même avant d'entendre une parole de la bouche divine, Emilie saisit la couronne d'épines avec «tout l'amour de son cœur»; et depuis, dit-elle, «la couronne d'épines me fut bien chère.»

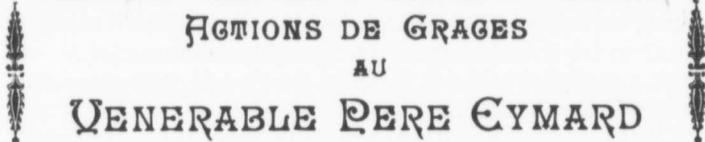
Elle est devenue bien chère aussi à ses filles en religion, et la couronne d'épines est vraiment pour elles, suivant une parole de leur Fondatrice, «la parure de la victime immolée». Pendant la cérémonie de la dernière profession, le prêtre la leur remet après l'avoir bénie, en disant: «Recevez ce diadème d'épines comme souvenir de la Passion de votre Epoux et Sauveur. C'est un don de son amour. Il se changera en un diadème de gloire dans l'éternité»

(à suivre)

Maman tais-toi !

Un trait charmant s'est passé à la chapelle du T. Saint Sacrement de l'avenue Friedland, à la dernière réunion solennelle des petits enfants, qui a eu lieu à l'occasion des fêtes de Noël. Le prédicateur avait expliqué pourquoi à l'église il faut se taire ou ne parler qu'à Jésus, Voilà que vers la fin de la cérémonie la mère d'un petit enfant de quatre ans s'oublie à dire quelques mots qu'elle croyait nécessaires, et le bébé de dire tout bas avec une douce gravité:

«Maman, tais-toi !» — N'est-ce pas ravissant et cela ne prouve-t-il pas une fois de plus la vive impression que ferait sur les enfants la pensée de la présence réelle, si l'on avait soin de la leur révéler de très bonne heure ?


ACTIONS DE GRACES
 AU
VENERABLE PERE EYMARD


En rapportant les guérisons suivantes, attribuées par ceux qui les ont obtenues à l'intercession du Vénéral P. Eymard, nous n'entendons nullement prévenir le jugement de la sainte Eglise, ni nous prononcer sur le caractère surnaturel de ces faits.

Montréal: Guérison d'une maladie déclarée incurable par plusieurs médecins. P. D. *St-Célestin*: Mme Philippe Béliveau a obtenu la guérison de son mari qui s'était fait écraser une jambe. Un panari disparu en appliquant l'image du Vénéral. Mme Arthur Boisclair. Guérison d'un mal d'yeux, M. Gertrude Foucault. *Ste- Monique*: Le petit garçon de Dame George Béliveau, âgé de 11 ans, a été soigné pendant plusieurs mois pour un abcès froid à la tête. Conduit à l'Hopital, les spécialistes refusent de l'opérer, craignant pour sa vie ou sa raison. Est complètement guéri par l'application de l'image du Vénéral. *Rosemont*: Guérison d'une toux très aigue, Mme J. S. *St-Hilaire*: Jeune garçon guéri d'une méningite. *Québec*: Mlle L. D. complètement guérie d'une maladie de cœur. *West Farnham*: Mon petit garçon est remis d'un violent mal de gorge par l'application de l'image du Vénéral, Mme D. D. *St-Come*: Mme H. D. remercie pour la guérison de sa petite fille. *Bredenburg, Sask*: Un vieillard de 65 ans subit avec succès deux graves opérations, Mme J. A. R. *Manville*: Mme E. B. est guérie d'une inflammation de poumons. *St-Joseph d'Alma*: En trois jours, ma sœur a pu se servir d'une de ses jambes broyée dans un accident, Mme A. T. *Putnam, Conn*: Une enfant guérie d'une pneumonie, Mme A. St-Jean. *St-André de Madawaska*: Mme L. P. guérie d'un polype dont elle souffrait depuis 20 ans, et après avoir subi sans succès 23 opérations. *St-Raphael*: Mon enfant menacée de subir une opération, est guérie en deux heures, Mme E. B. *St-Sylvère*: Guérison subite d'une maladie dont je souffrais depuis un an. A. L. *Ste-Rose de Watford*: Violent rhumatisme disparu après une neuvaine, Mme A. P. *Notre-Dame du Portage*: Un abonné souffrant de l'exéma depuis 12 ans. *Viauville*: Mr E. N. obtient la guérison d'une maladie dont il souffrait depuis 15 ans. *Ste-Geneviève*: Dame S. V. est guérie d'un mal au côté après une neuvaine. *Gentilly*: Un petit garçon guéri d'un mal d'yeux dont il souffrait depuis deux ans. *St-Paul Minn*: Une jeune fille échappe à une grave maladie. *Longueil*: Dame A. P. a obtenu une guérison importante et donne une offrande de \$25. *Montréal*: Mde N. H. remercie pour argent perdu retrouvé.

